

Baisers cochons



à la manière de Ronsard

Ces écrits sont inspirés des poésies de Pierre de Ronsard et de ses disciples lesquels ont repris les textes de Jean Second.

Les textes des baisers cochons, conservent la trame des poèmes originaux mais ont été modifiés de façon à déplacer, sur le corps des amoureux de l'an 2000, l'objet même du baiser.

Les baisers sont cochons, les textes érotiques, les images provocantes, les musiques coquines: un ensemble à caractère très érotique.

Il est donc conseillé aux mineurs de s'abstenir ou d'appeler au plus tôt leur maman.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (poésie: baisers cochons) © 2000 Marco Polo
Musique de Couperin empruntée aux archives du web.

Diverses escales poétiques:

[petite nymphe Panacée.....](#) [les baisers que donne ma belle](#)

[douce maîtresse.....](#) [doux baiser](#)

[le serment.....](#) [à ma déesse.....](#) [flatte-moi.....](#) [mignarde folâtre](#)



petite nymphe Panacée

Petite nymphe Panacée
Blanche comme l'ivoire taillé
Blanche de neige fraîchement tombée
Blanche autant que le lait caillé
Ton sein est de la couleur du lys
Comme ces roses que je t'ai cueillies.



Ton chef est si beau qu'il me pâme
Où le Ciel, qui te donna beauté,
Usa de sa peine et de ses armes,
Anxieux de son œuvre se glorifier:
M'épate ton puits vaginal aussi
Objet heureux de mon souci.



Tu marches, plus belle que Vénus:
Large est ton front, et tes yeux si beaux,
Qu'ils scintillent sous leurs cils ténus,
Comme de célestes flambeaux,
D'où la flamme fut allumée,
Qui mon cœur a consumé.

C'est bien ton œil, ma douce mignonne,
Qui d'un regard à la dérobée
Les miens encore, emprisonne
Peu soucieux de ma liberté,
Et qui me déroba le cœur
Pour le dessécher en langueur.



Ennui, plaisir, joie, tristesse
De tous côtés naissent de toi.
Hélas! pourquoi toujours fuir ainsi, Déesse?
Baise-moi et rebaise-moi.
Veilles tout au moins, d'un unique baiser
La flamme de mon cœur, apaiser.

Je te sais jeune, vierge et peu banale
Tu me sucés non la queue mais l'âme.
Ouvre-moi ta fleur virginale
Découvre-moi ton petit sein d'animal,
Ainsi que tes deux rondelets tétons
Qui s'offrent à croquer comme des bombons.



Hélas puisque ta beauté femelle
Ne daigne combler tous mes désirs.
Et que moins libertine, mais plus cruelle
Tu t'amuses de mes soupirs
Au moins regarde en mon âme
Combien ton beau cul d'émoi, me pâme.



les baisers que donne ma belle



Ma Belle ne donne pas
Des baisers, mais des repas
Qui seuls nourrissent mon cœur,
Les biens dont les Dieux sont saouls,
De nectar et de sucre doux,
De la cannelle et du bonheur.

Du thym, du lis, de la rose
Entre ses lèvres écloses,
Fleurissent sa douce maison,
Et du miel, tel que sous sa robe
Sa vulve de leurres se dérobe
Remplie en toutes saisons.



O Dieux, que j'ai de plaisir,
Quand je la sens me saisir
De ses doigts en telle sorte,
Sur moi se laissant enfermer,
D'yeux clos je la vois tomber
Sur ma tige à demi-morte!

Puis glissant sa bouche ouverte
Tout dessus comme un couvercle,
Me mord, et me remords,
Elle me la darde, et je la regarde
Sa languette frétillearde,
Puis du repas, repue elle s'endort.



D'un baiser doucement transi
Me resuce le membre ainsi,
Puis en haletant le repousse,
Le resuce encore un coup,
Le ressoufle tout à coup
Avec son haleine douce.

Tout ainsi font les colombelles
Trémoussant un peu les ailes
Avidement s'en vont baisant,
Après que la froide saison
A quitté l'oiseuse maison
Au printemps doux et plaisant.



Mais hélas! s'achève un peu
Les biens dont je me suis repu,
S'achève un peu ma liesse;
Mais serais-je devenu immortel?
Que je ne voudrais être tel,
Si tu n'étais aussi ma Déesse.

douce maîtresse



Douce maîtresse, touche
Pour soulager ma peine,
Ma tige de ta bouche
Plus rigide que l'ébène
Que mon col soit dégusté
Et ta faim à jamais rassasiée.

Puis ton visage contre mon visage,
Regarde-moi droit dans les yeux,
Pendant que mon dard surnage
En ton ventre soucieux,
Mon cœur qui ne vit d'Amour
Ce moment de baise, sinon toujours.



Je l'ai vu fier et brave,
Avant que ta beauté
Pour être son esclave
Du sein me l'eut ôté,
Mais son mal lui plaît bien,
Pourvu qu'il meure tien.

Belle, par qui je donne
A mes yeux tant d'émoi
Baise-moi, ma mignonne,
Cent fois rebaise-moi.
Pourquoi faudrait-il en vain
Me languir sur ton sein?



Maîtresse, je n'ai garde
De vouloir m'arrêter
Heureux quand je darde
Ton beau cul sur l'oreiller,
Heureux quand je te plante
Immobile et couvant mon membre.

Veux-tu que je te baise
Afin que je puisse t'ouvrir?
Mais tu feint d'être mauvaise
Pour me faire souffrir,
Je m'épuise entre tes bras,
Et tu ne t'en soucis pas!



Ô ma chère ennemie!
Si tu veux m'apaiser,
Redonne-moi la vie
Par l'esprit d'un baiser.
Ô que déjà j'en sens la douceur
Couler jusques au cœur.

J'aime la douce rage
D'amour continuel,
Quand d'un même courage
Les ébats sont mutuels.
Heureux sera le jour
Que je mourrai d'amour.



doux baiser



Quand de tes lèvres à demi closes
Comme entre deux sentiers fleuris
Je sentis ton haleine de rose,
Mon gland, par le portillon s'ouvrit
Au baiser, de sang giclait d'aise,
Et de mes souhaits tout ravi
Me fit jouir, que tu me baises.
Car la douceur du baiser apaise,
S'écoulant au cœur peu à peu,
Cette chaude et amoureuse braise
Par ta bouche allumait le feu.

le serment

Plus étroit que la vigne à l'arbre se marie
De tes bras souplement forts,
Du lien de tes doigts, maîtresse, je te prie,
Enlace mon âme et mon corps.



Et feignant de dormir, d'une mignonne façon
Sur ma queue penche-toi,
Expire, en me baisant, ton haleine tout au fond
Et suce jusqu'au cœur en moi.

Puis, appuyant ta langue sur mon gland qui se pâme,
Pour mon mal apaiser,
Serre plus fort mon col, et me redonne l'âme
Par l'esprit d'un profond baiser.



Si tu me rends ce bien, par tes yeux je te le jure,
Serment qui m'est si cher,
Que de tes bras aimants, jamais autre aventure
Ne pourra jamais m'arracher.

à ma déesse

Ce ne sont point baisers que je donne
À ma mignonne,
Mais quelque bien qui vaut mieux,
Lorsque ma bouche s'engouffre
Dans son outre,
Goûtant des parfums si précieux.



Je suce du musc et du bame,
Du cinname,
Du nard de l'ambre et du lustre,
Encore que de suave haleine
Je la sens pleine
D'odeurs et d'un très rare humus.

La douceur qui en dégoutte,
Ô que j'en goutte!
Plus douce qu'aucune autre liqueur,
Et cette manne divine,
Nectarine,
Chatouille ma queue comme d'un leurre.



Cette divine ambroisie
Déifie
Celui qui la peut goûter,
Et nous peut cette viande,
Si friande,
Du rang des hommes priver.

Ne me t'ouvre plus, maîtresse,
Si Déesse
Tu ne sais être avec moi,
Car du Parnasse je ne veux être,
Ni Dieu ni maître,
Si ce n'est de baiser avec toi.



flatte-moi



Viens caresser ma tirelire
De tes doigts qui m'enivrent.
Flatte-moi sous le bedon,
Flatte, flatte mon appareil,
Et au fond de ta vulve vermeille
En chaudes baisers combattons.

Découvre-moi ta poitrine,
Ta blanche gorge ivoirine,
Ce beau téton plein de lait
Et que mon dard t'entortille
Jusqu'à la promesse gentille
De ton beau cul rondelet.



Baise-moi, baise-moi, oh baise
Sans cesse, petite maîtresse!
Que Dieu vienne à mon secours,
Et que je t'ouvre sans détour
Et que je te fasse souffrir
Jusqu'à te faire mourir!

Ne fais plus la rebelle,
Mais, lascive, en colombelle,
Laisse-toi baiser sans parler,
Et, soupirant sur ma face,
Tout goulûment m'embrasse,
Me laissant sur toi m'éjaculer.



Passons ainsi en délices
Nos jeux d'appendices:
Usons de notre plaisir.
Que savons-nous, ma mignonne,
Si la mort, qui tout moissonne,
Nous viendra demain saisir!

mignarde folâtre

Puisque je te sais friande,
De viande
Plus qu'il n'en faut pour te gaver,
Viens t'en, mignarde folâtre,
Viens t'emballer,
Viens t'empaler à mon membre



Je veux que ta suceuse langue
Me dérange
Par un baiser récompensé,
Aussi que se gloutonne ta bouche
De ma souche
En un combat désordonné.

Je veux que ta lèvre douce
Se courrouce
Si bien, que virevoltante
Elle suce mon gland morose,
Puis s'arrose
De ma manne d'une chaleur surprenante.



Ah! petite, tu me baises,
Et apaises
La bataille de mes travaux!
Je sens bien de ta bouche l'haleine,
De mon musc pleine,
Chasser hors de moi tous les maux.

Encore une pompe, et je suis riche,
Sois pas chiche
De ce succulent traitement.
Si tu me re-baises comme une folle,
Je m'envole
Au plus haut du firmament.



Poésies cochonnes



à la manière de Ronsard

Diverses escales poétiques:

[ma petite colombe](#).....[vos lèvres roses](#)..... [Approche-toi, catin](#)

[Dieu, faites que je la baise](#)..... [Les mouches à miel](#).....[doux baiser cabotin](#)

[Mon cher plaisir](#).....[amourette](#)

[le vol des fraîches abeilles](#).....[fais que je te baise](#)



TERMINÉS LES BAISERS COCHONS

ma petite colombelle

Ma petite colombelle,
Ma petite toute belle,
Ma petite hirondelle, baise-moi
De ta bouche toute pleine
D'atouts, chasse-moi la peine
De mon organe en émoi.



Quand je te dirai: "Mignonne,
Approche-toi, que tu me donne
Neuf sucettes toutes à la fois,"
Donne-m'en seulement trois,

Tels que Diane guerrière
Les donna à Phoebus son frère,
Et Aurore à son vieillard:
Puis retire doucement ta bouche,
Et bien loin toute farouche
Fuis d'un pied frétilard.



Comme une amourée effarouchée
S'enfuit du taureau par le pré
Ainsi tout plein d'émoi
Je courrai follement après toi.

Violée de mes doigts polissons
Tu résisteras de la même façon
Que résiste à l'aigle le lièvre tremblant,
Lors même que faisant semblant
De me redonner tout le reste,
Des caresses tu me feras comme avant.



Mais en vain tu sera attenante
Toute à mon membre, pendante
Tenant un peu les dents serrées
Demandant pardon de n'avoir su résister.

Car en lieu de six pompes d'alors
J'en demanderai plus qu'alors
Tout le ciel d'étoiles n'eut,
Plus que d'arène chassé
Aux bords, quand le sperme éjaculé
Contre les rives de tes lèvres s'émeut.



vos lèvres roses

Sucez filles, de vos lèvres closes,
Sœurs de mon gland tout rose,
Qui serrent et desserrent la vis
Qui déride les plus taris.



Sucer ambrosien, que j'adore
Comme mon tout, et dont encore
Je sens de ta bouche souvent,
Plus d'un jour après, le doux relent.

En vous, bouche de semence pleine,
Qui s'engouffre en ton haleine
Une saveur qui jusqu'à ton cœur descend,
Et en mille frissons s'y répand.



Et vous, mes petites montagnes,
Je parle à vous, lèvres compagnes,
Dont le corail naïf et franc
Cache deux rangs d'ivoire tout blanc.

Je vous supplie, n'ayez envie
D'être homicide à ce qui éjacule la vie,
Pour ne point tuer en moi l'émoi,
Mille fois de jour, de nuit baisez-moi.



Approche-toi, Catin

Approche-toi, Catin, et couve-là sur ta couche,
Approche-toi, m'amour, et baise-la de ta bouche.
Seras-tu toujours et sans que je sache sans doute,
M'amour envers ma queue, cruelle et si farouche?



Si tu goûtes la semence qui se bois à ce membre,
Ou si quelque gourmandise se loge en ton ventre,
Approche-toi, m'amour: autrement je ne pense
Sécher devant tes yeux comme une vieille branche.

Montre-moi donc, Catin, ces roses, ce cristal,
Que je suce et resuce et baise le corail
De ta vulve sucrée comme fait la sangsue
Qui se colle et se pend au jarret du baigneur,
Suce tant, qu'enivrée de sang et d'humeur,
Elle se meut en suçant, et en voulant vivre elle se tue.



Dieu, faites que je la baise

Je vous priais ainsi: "Dieu, faites que je la baise!"
Je ne veux rien d'elle sinon un unique baiser.
C'est bien peu de faveur, mais il peut apaiser
L'ardeur qui me consume en l'amoureuse braise."



Soudain elle est venue à moi, et moi je tressaillais d'aise,
Espérant ce bonheur de pouvoir enfin la baiser,
Et puis, en la baisant, de pouvoir deviser
Du doux mal qui me plaît et qui crée mon malaise.

Mais hélas! qu'a-t-elle fait? elle est venue seulement
D'un petit bout de sa lèvre approcher doucement
Les bords sanguinolents de mon gland incendié.



Est-ce ainsi que l'on baise, dites-le moi, objet de mon désir?
Non, mais c'est me laisser, sous l'ombre d'un plaisir,
Le regret importun d'une joie toujours enviée.

Les mouches à miel

Mouches qui maçonnez de cire vos demeures
En faites des palais dorés, et qui dès le matin
Volez de pré en pré en effleurant le thym
Et des fleurs sucer toutes les saveurs.



Dressez vos dardillons sur les lèvres sucrées
De ma belle maîtresse, baissez ses petits tétons,
Et de sa vulve entrouverte, pillez le plus riche butin
Que vous chargerez sur vos ailes dorées.

Là vous trouverez un air embaumé de senteurs,
Un lac comblé de miel, une moisson d'odeurs.
Mais gardez-vous aussi des embûches cruelles:
Car de sa vulve il sort un brasier allumé,
Ses soupirs ardents sont un escadron armé:
Et pour cela gardez-vous d'y brûler vos ailes.



doux baiser cabotin



O doux baiser cabotin,
Poupin, sucrin, tourterin,
Qui sur tes lèvres décloses
Vas pressant, effleurant,
Grignotant et suçotant
L'œillet, le lys et les roses.

Ces menus soupirs larrons
Ont laissé sur les fleurons
De ta vulve tendre et molle
Mon âme qui, de plaisir
Saoule, ne voudrait choisir
D'autre lieu, tant elle en est folle.



Mais, baiser, si tu voulais
Une autre fois m'arroserais
De cet humus familial,
Je suis sur qu'au gré de l'Amour
Bientôt je serais de retour
En ton logis premier.

Mon cher plaisir

Mon cher plaisir, mon cher émoi,
Je te prie, commande-moi
De sucer ta vulve tendre,
De baiser tes lèvres denses,
Où Cupidon et ses trois sœurs
Ont répandu tant de saveurs.



Or suce donc, ma douce vie,
Mon doux baiser, ô je t'en prie!
De grâce, rends au moins ce bien
A ton Amant, qui n'est plus sien.
Hé! mon Dieu! qu'as-tu tant à faire
D'oublier ainsi les leçons de ta mère!

Point besoin d'invoquer ce tourment.
Je baiserais plus doucement
Tes petites lèvres vermeilles
Que ne fait un escadron d'abeilles,
Te chevauchant comme sur un lit de thym
Pour cueillir ta manne au matin.



Je plongerai plus aveuglément
Dans ta vulve débordante de lave
Que ne le ferait un essaim de larves
Se vautrant sur le ventre d'une catin
Pour déverser leur semence jusqu'au matin.

Or accouche et laisse que je te touche,
Pour sucer de ta tendre outre
Ce doux nectar si délicieux,
Qui me rend aussitôt heureux
Car pauvre serait ma nuit,
Si ce repas ne m'était encore permis.



Amourette



Ô que l'hiver fige la glace épaisse,
Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,
Non pas accroupis près du feu merveilleux,
Mais aux plaisirs des ébats amoureux.

Asseyons-nous sur cette molle couche,
Baisez-moi, sucez-moi, tendez-moi la bouche.
Pressez mon pénis de vos doigts dépliés,
En même temps que votre virginité oubliez.



Faites que de ma dent votre tétin je morde,
Que votre toison fil à fil je détorde,
Il ne faut point en si folâtres jeux,
Comme pour la messe, arranger vos cheveux.

Approchez donc, tendez-moi votre joue.
Il faut que de vous je me joue.
Votre sourire me dit que vous avez bien oui
Quelque doux mot qui vous ait réjoui?



Je vous disais que la main j'allais mettre
Sur votre sein et que vous alliez me le permettre?
Ne fuyez pas sans parler, je vois bien
A vos regards que vous le désirez bien.

Je vous connais en voyant votre mine.
Je jure Amour que vous êtes si fine,
Que vous mourriez avant que vous me disiez
Qu'on vous baisât, bien que vous le désiriez:



Car tout fille, encore qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, désire avant tout être ravie.
Témoin en est Hélène, qui suivit
D'un franc vouloir Pâris qui la ravit.

J'userai d'une douce main forte.
Mais vous tombez, vous semblez faire la morte;
Ha! quel plaisir dans le cœur je reçois!
Sans vous baiser vous vous moqueriez ainsi de moi?



En votre lit vous ne seriez plus encore pucelle.
Or voilà, c'est fait, ma gentille demoiselle
Recommençons, afin que nos beaux ans
Soient réchauffés de combats si plaisants.

le vol des fraiches abeilles



Où vollez-vous ainsi fraiches abeilles
À fatiguer de la sorte vos fragiles ailes
Pour sucer le miel de vos petits becs larrons,
Afin de l'ensemencer entre vos tendres cuisserons?

Venez avec moi, venez, mes douces hirondelles
Sur le pic de mon dard, et en ouvrant vos lèvres
Laissez-le s'enfoncer entre vos pétales rougissantes
Et recueillez ainsi, en jouissant, sa semence vivifiante.



Plus n'avez à chercher la moisson des fleurs
Sur les croupes d'ivettes, ou d'ailleurs
Pour emplir en tout temps vos ruches écloses.

Car en ma virile flèche nait une sève adipeuse,
Une fraîche rosée, un zéphyr amoureux,
Dont fleurissent les lys, les œillets et les roses.



fais que je te baise



Fais que je te viole, ô mon unique déesse!
Fais que je te baise et change ma tristesse
En plaisir des cieux.
Change ma mort en immortelle vie,
Et fais que repose mon âme ravie
Sur tes seins gracieux.



Mon cœur est tien, du tien je suis le maitre.
Ma semence est tienne, la tienne à moi doit être.
L'amour le veut ainsi.
Tel est mon feu, ainsi es-tu ma flamme,
Et tu dois ainsi, puisque je suis ton âme,
Être la mienne aussi.



Ne me défends ni ton sein ni ta bouche
Permits, qu'à mon gré je les touche
Et les baise intensément,
Et ce puits profond où ma verge s'épanouit
Il n'y a rien d'autre, je le sais, que ce paradis,
De plus ensorcelant.



Dans le gouffre béant de ta vulve éclose
Je vais cueillant mille et mille choses
Du miel délicieux
Mon palais s'y repaît sans se rassasier
De la douceur d'une sainte ambrosie
Éclipsant celle des cieux.

Je n'en puis plus, mon âme à demi folle
En te baisant de ma bouche s'envole,
Dans ta vulve en s'excitant
Mon cœur s'agite en vives secousses
Et je me répands en des liesses douces
Geignant et tremblant.



Quand je te baise ainsi, un gracieux zéphyr,
Un petit vent moite et doux qui soupire
Évente mon cœur énormément
Mais il en est de peu qu'il éteigne ma flamme
Que la cruelle chaleur qui dévore mon âme
L'en augmente d'autant.

Ce ne sont point des baisers, ma mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donnes:
Ce sont de doux appas
Faits de nectar, de sucre et de cannelle,
Afin de rendre mon amour éternel
Vif après un tel repas.



Ce sont des moissons d'une Arabie heureuse,
Ce sont des parfums d'une âme amoureuse
Des séjours en ton feu.

C'est un doux air embaumé de pâquerettes,
Ou comme des oiseaux inventant les amourettes,
Les plaisirs et les jeux.

Parmi les leurres de ta vulve vermeille,
Mon amour s'envole comme une abeille,
Amour plein de dangers,
Qui est jaloux des douceurs de ta croupe
Car, aussitôt qu'à tes boissons je goûte,
Il fait ma semence gicler.



Embrasse-moi d'une longue embrassée,
Que ma tige soit de ta bouche pressée,
 Suçant divinement
De nos amours les faveurs affriolantes
Et qu'en ces jeux nos langues frétilantes
 S'agitent éternellement.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (poésie: baisers cochons) © 2000 Marco Polo
Musique de Couperin empruntée aux archives du web.